

The Goose

Volume 18
Number 2 *Miscellany (An Extra-Open Issue) /*
méli-mélo (numéro très ouvert)

Article 21

10-15-2020

Peau de lune (Encore une fable de lézards et salamandres)

Sílvia Aymerich

Hélène Beaulieu
Universidad de Salamanca



Part of the [Fiction Commons](#)

Follow this and additional works at / Suivez-nous ainsi que d'autres travaux et œuvres:

<https://scholars.wlu.ca/thegoose>

Recommended Citation / Citation recommandée

Aymerich, Sílvia, and Hélène Beaulieu. "Peau de lune (Encore une fable de lézards et salamandres)." *The Goose*, vol. 18 , no. 2 , article 21, 2020,

<https://scholars.wlu.ca/thegoose/vol18/iss2/21>.

This article is brought to you for free and open access by Scholars Commons @ Laurier. It has been accepted for inclusion in The Goose by an authorized editor of Scholars Commons @ Laurier. For more information, please contact scholarscommons@wlu.ca.

Cet article vous est accessible gratuitement et en libre accès grâce à Scholars Commons @ Laurier. Le texte a été approuvé pour faire partie intégrante de la revue The Goose par un rédacteur autorisé de Scholars Commons @ Laurier. Pour de plus amples informations, contactez scholarscommons@wlu.ca.

SÍLVIA AYMERICH-LEMOS
Traduction française d'Hélène Beaulieu

Peau de lune
(Encore une fable de lézards et de salamandres)

À Sergi, mon inspiration



© Sergi Valdivieso

Il dormait dans les creux entre les roches, prenait le soleil sur les dalles, se cachait derrière les pierres et avait ainsi appris par cœur toute la gamme des gris et des bruns. La plupart des animaux de la montagne près de Barcelone s'étaient contentés d'une seule couleur. Lui, par contre, en faisant un effort gigantesque, arrivait à presser fortement ses rugosités pour obtenir

une peau plus foncée en plein soleil. À relaxer de nouveau et récupérer un ton plus sablonneux au crépuscule. Et il en était fier. Cette capacité donnait un sens à son existence et la vie lui semblait merveilleuse. Avec plus ou moins d'admiration, les êtres des alentours avaient fini par lui en reconnaître le mérite. Tous, sauf un...

—Eh, *Supermégasaurus grisu*... Tu es habillé en gris des jours de fête ou en gris de tous les jours, aujourd'hui, hein ? Tu es pas mal bariolé !, ou aurais-je dû dire variolé ? Ha, ha, ha...

Comme il n'y avait aucun autre animal dans les environs, c'était évident que le commentaire de la malicieuse salamandre s'adressait à lui. Ce soir-là, ses airs de *star* l'irritèrent profondément : comment pouvait-elle lui parler avec autant de mépris, justement à lui, qui, à peine deux jours avant, l'avait défendue devant le reste de leurs congénères, quand ceux-ci l'avaient accusée d'avoir empoisonné les eaux du ruisseau ?

Cette attitude tellement inattendue le blessa profondément. Malheureusement, canaliser son indignation en une réplique brillante n'était pas dans ses cordes. Les réponses brillantes lui viendraient toutes dans quelques heures, quand il serait tout seul dans sa tanière. À ce moment-là, il n'avait su émettre qu'un de ses habituels claquements sonores, qui ne faisaient que mettre en évidence que les mots de la salamandre avaient visé dans le mille et l'avaient atteint au plus profond de son cœur.

—Ticaticaticatic !

—Voyons, vous avez donc bien la peau fine, vous, les aspirants au titre de crocodile !

Le double sens de sa phrase lui sembla encore plus offensif. Taxer de fine sa peau rugueuse trahissait une mauvaise foi manifeste. Incapable de résister un seul instant de plus, dès que la présomptueuse salamandre fut partie, il s'enfuit dans sa tanière. De ses yeux sombres jaillirent de grosses gouttes d'amertume, d'humiliation. Il se serait attendu à tout, sauf à cela...

Pendant des semaines, Dame Salamandre s'était contorsionnée devant lui, le saluant amoureusement de la queue, et le petit saurien avait fini par penser qu'elle était tombée amoureuse de lui, impressionnée par ses subtils changements chromatiques.

Finalement, lui, la bestiole la plus timide des alentours, avait osé s'arrêter la saluer. À peine une semaine avant, la voyant tout en pleurs, il avait léché la plaie de la queue de madame, quand elle s'était égratignée avec une ronce. Que s'était-il passé depuis ? Chaque fois qu'il se posait la question, une nouvelle vague de douleur coulait de ses yeux. Toute la nuit il est resté à pleurer, se demandant encore et encore ce qui avait pu provoquer un changement d'attitude si brusque à son égard.

Le lendemain, il se leva sans entrain. Sans entrain il sortit quand les premiers rayons de soleil tracèrent de fines languettes sur la roche nue, l'invitant comme tous les jours à réchauffer son petit corps menu. Il n'avait pas dormi de la nuit et, inévitablement, dès qu'il nota la tendre

chaleur de l'astre de feu sur son petit dos, ses yeux se fermèrent. Cependant, ce matin-là, il eut l'impression que le soleil pesait, comme si ses rayons lui frôlaient presque l'échine et, les yeux fermés, il y resta un peu plus longtemps que d'habitude.

—Comme tu as l'air tendre, petit dragon de Komodo à la peau de lune...

Soudain, une voix inconnue lui fit entrouvrir les paupières et réaliser que le poids qu'il sentait sur son dos n'était pas la force du soleil, mais plutôt cinq petits doigts effilés qui lui parcouraient doucement l'échine. Terrifié, il bondit et, prenant ses jambes à son cou, il s'enfuit dans sa tanière, comme s'il avait vu le diable.

—Eh, reviens, je ne vais pas te faire de mal !

Depuis l'ouverture de sa tanière, le petit lézard observa pour la première fois les tresses aux lacets caramel de l'être diabolique qui le regardait. Il pensa alors que la salamandre malicieuse avait bien raison, que même les petits démons avaient un corps plus coloré que lui.

—C'est à toi que je parle, petit dragon, ne t'en va pas...

Ils restèrent un bon moment à se regarder sans bouger ni l'un ni l'autre. Jusqu'à ce que la fillette fasse les présentations :

—Je m'appelle Kristina, mais tout le monde m'appelle Kris...

La réponse du gecko ne se fit point attendre :

—Ticaticaticatic !

Cette fois ce fut la fillette qui recula, épouvantée. Elle se rendit compte tout de suite que le malentendu était dû à la peur et essaya de s'expliquer.

—Je voulais simplement te dire que tu as une peau de lune magnifique, pleine de cratères, de sommets et de plaines... Je me suis même aperçue que tu étais capable d'en changer la couleur selon l'heure et l'environnement... Est-ce que je peux t'appeler Peau de lune ?

La bestiole resta immobile quelques instants, écoutant attentivement les explications de Kris. Plus il écoutait sa douce voix, plus il comprenait qu'il ne s'agissait nullement d'un être maléfique. Tout ce qu'elle lui disait correspondait à sa réalité, sauf qu'à travers les yeux tendres de la fillette, sa réalité redevenait aussi resplendissante qu'elle l'avait toujours été.

C'est peut-être pour cela qu'il décida de lui ouvrir son cœur et lui raconter ce qui l'attristait. Et les heures s'écoulèrent sans qu'aucun des deux ne s'en rende compte. Tout à coup, le petit

lézard nota que sa peau se refroidissait et se rendit compte qu'il était déjà tard. Il s'empressa alors de finir son récit pour ne pas retenir la fillette plus longtemps.

—Bon, maintenant tu connais mon histoire, Kris... Je sais bien que c'est comme ça et que je dois en prendre mon parti... Mais il vaut mieux que tu t'en ailles maintenant, je ne voudrais pas que tes parents s'inquiètent...

Kris rentra chez elle toute triste. Elle se sentait malheureuse qu'une salamandre prétentieuse ait profondément blessé un être aussi noble et sensible que son ami Peau de lune.

Mais elle ne se résignait pas. Il devait bien y avoir quelque chose qu'elle puisse y faire...

II

Cette nuit-là Kris ne put fermer l'œil. Elle entendait la petite voix enrouée de Peau de lune retentissant dans son cerveau dans des caramboles bruyantes d'un lobe à un autre. Et à chaque contrechoc, elle se retournait dans son lit d'un brusque coup de hanche, espérant ainsi étouffer ce son persistant. Sans succès. Aucune idée ne lui venait à l'esprit pour résoudre son problème, ni même pour faire taire la voix frémissante qui l'empêchait de trouver le sommeil.

—Kriiiiiiiiis !

Les heures s'étaient écoulées et, à travers les fentes des volets, la fillette s'aperçut tout de suite que le jour commençait à se lever. Elle se frotta le visage fébrilement et s'enroula l'oreiller autour de la tête, comme si le cri qu'elle pouvait entendre encore venait de l'extérieur et qu'avec ce geste-là elle pût s'empêcher de l'entendre :

—Kriiiiiiiiis, réveille-toi ! Demain c'est la fête du Corpus et c'était prévu d'aller à Sitges. Il faudrait donc que tu ailles chez les Werke pour savoir à quelle heure on part.

Sitges ? Le village sur la côte sud de Barcelone dont raffolent les saltimbanques ? Bof, elle n'en mourait pas d'envie... La fillette marmonna un « Oui, maman » entre les dents et s'empressa de faire ce que sa mère lui demandait. Depuis que son père avait été réclaté à Zurich, elle essayait d'énerver sa mère le moins possible, quoique cela signifiât prendre en charge des petits services dont elle n'avait point envie ou de les faire plus vite qu'elle n'aurait voulu. C'est pourquoi elle se dirigea tout de suite chez le consul d'Allemagne à Barcelone.

Elle y rencontra son ami Hans, qui jouait au basketball à côté de la porte principale de la résidence. Son père ne devait pas être à la maison lui non plus. Autrement, Hans n'aurait pas osé défier le grand amateur de soccer qu'était son père en utilisant l'anneau de fixation du pot à fleurs cassé comme panier, au lieu de marquer docilement des buts dans la cour. Ce n'était pas par hasard que Herr Werke avait donné à son fils le nom de son grand ami suisse, qui venait tout juste de devenir président du club de soccer de la ville de Barcelone. Et ce n'était pas non plus par hasard que les Shütze et les Werke étaient de grands amis eux aussi. Mis à part le soccer, ils partageaient bien d'autres intérêts.

Curieusement, bien qu'ils étaient originaires de pays bien différents, les jeunes enfants des consuls étrangers destinés à Barcelone avaient fini par constituer une petite clique. Le fait d'être tous des étrangers devait avoir tissé parmi eux des liens secrets. Kris y tenait une place particulière : le fait de pouvoir leur parler en français, en allemand et en italien l'avait malgré elle constituée en cheftaine. Seul Hans, qui, grâce à son institutrice, était parvenu à prononcer les « r » français aussi bien qu'elle, lui disputait le leadership du groupe. C'est peut-être à cause de ça qu'elle... N'importe...

—*Hallo*, Kris ! Tu es déjà prête pour aller à Sitges, demain ?

—Mouais... Mon père n'est encore pas rentré de Zurich...

—Bof, ne t'en fais pas, Kris, le mien est encore à Berlin. Mais ils rentreront certainement la semaine prochaine...

En voyant que son amie n'était pas très emballée de faire la randonnée prévue, Hans commença à lui expliquer les magnifiques tapis de fleurs que les habitants de la blanche Subur, comme les anciens Grecs et Romains dénommaient l'endroit, créaient dans rues du village côtier pendant la procession du Corpus.

—Je sais, je sais... je l'ai vu l'année dernière, répondit-elle d'un ton à la fois désabusé et inquiet.

Soudain, le souvenir de la fête du Corpus à Sitges de l'année précédente ensoleilla le visage de la fillette. Ils étaient arrivés très tôt et avaient pu assister à la confection des tapis de fleurs. Ils avaient vu comment les villageois chargés de corbeilles de pétales de couleurs différentes les faisant tomber en fines pluies multicolores qui parsemaient les rues, créant ainsi de beaux dessins sur les pavés.

—Des pluies de pétales ! Merci, Hans ! Mouah, mouah ! Tu es un amour !

Et elle étampa deux petits bisous sonores sur le visage rosé de son ami. Le jeune garçon rougit comme une rose d'avril alors qu'on était en mai, et pour sortir de sa stupéfaction, il demanda à Kris de bien vouloir lui expliquer de quoi elle venait de le remercier. Ce à quoi la fillette répondit par une question :

—Tu m'accompagnes ?

Hans la suivit, décontenancé encore par les épanchements soudains de Kris, tandis qu'elle lui exposait son idée. Ils parcourraient tous les jardins des consulats et à chaque endroit ils demanderaient un bouton de la plus belle de leurs fleurs. Ensuite, ils effeuilleraient les fleurs à tour de rôle dans des corbeilles d'osier selon la couleur. Ces pétales seraient par la suite répandus sur le dos de Peau de lune en une pluie de couleurs. Ainsi, le petit lézard gris aurait l'épiderme le plus coloré des environs et l'arrogante salamandre n'oserait plus jamais se moquer de la couleur de son corps.

Ils arrivèrent d'abord chez Naoko, qui leur offrit la plus belle fleur de lotus de son jardin. Au moment de la leur donner, elle demanda timidement si elle pouvait les accompagner et ils acceptèrent, ravis. Tous les trois, ils poursuivirent leur chemin jusque chez Sam, qui choisit la belle fleur d'iris du Missouri, « le drapeau bleu de l'Ouest », précisa-t-il.

Voyant que Naoko s'était jointe au groupe, il voulut faire de même et indiqua le portail où habitait Bonki, qui, à son tour, proposa un beau lys jaune d'Afrique. *Zan-te-des chia ju-cun-da*, épela-t-il en lisant l'affiche enfoncée dans la terre à côté de la plante. Celui-ci les accompagna

ensuite chez Marie, qui vivait juste au coin de la rue. Et la belle Française leur offrit une tulipe savoyarde d'un rouge éclatant : *Tulipa planifolia*, à cause de ses feuilles planes, commenta-t-elle dans un élan didactique.

Tout à coup, Hans se rendit compte qu'il n'avait apporté aucune couleur au groupe. Il s'arrêta un instant et, après s'être exclamé *Minze !* en souriant, il proposa de revenir jusqu'au jardin du consulat allemand pour y cueillir quelques feuilles odorantes de menthe fraîche.

Ils avaient déjà recueilli toutes les couleurs dont ils avaient besoin : les pétales blancs de Naoko, les bleus de Sam, les jaunes de Bonki, les rouges de Marie, les verts de Hans. Kris en profita alors pour lever le doigt et faire découvrir à ses amis une fleur qu'ils n'auraient jamais imaginée.

—T'as donc une chauve-souris dans ton jardin !

—Approchez-vous, elle mord seulement les mauvais garnements, commenta Kris en souriant.

Les cinq enfants la suivirent, se cachant plus ou moins ouvertement derrière la fille du consul suisse.

—Wow ! C'est incroyable ! s'exclama Hans, qui s'était placé à côté de son amie pour qu'elle ne s'aperçût pas qu'il était aussi effrayé que le reste du groupe.

C'est un *Tacca chantrieri*. Sa fleur est noire comme le charbon et a la forme d'une chauve-souris. C'est une plante tropicale originaire d'Asie que le consul des Pays-Bas s'était fait livrer à Barcelone.

—*Tacca* ? répéta Hans d'un ton railleur. T'as qu'à nous la donner, hein, Kris !

III

Ils trouvèrent le petit lézard gris à moitié endormi au soleil couchant. Dès qu'elle eut entendu le brouhaha de petites voix aiguës, la bestiole se faufila, vive comme l'éclair, dans son terrier. Rien ne pouvait l'en faire sortir.

—N'aie pas peur, Peau de lune, ce sont mes amis...

Bien prudemment, le petit saurien sortit sa tête menue et, reconnaissant les tresses caramel de son amie Kris, il se hasarda petit à petit à sortir le reste de son corps.

—Il faut asperger d'eau tout ton corps avant de colorer la peau pour que les pétales collent et tiennent...

L'idée, c'est Marie qui l'avait eue, se rappelant les petites fleurs qui se collaient à ses doigts mouillés quand elle aidait sa mère à arroser les platebandes. Le petit lézard se laissait faire, certain que rien de mauvais ne pouvait surgir de cette gentille petite clique.

Le rôle de maître de cérémonie revint à Bonki. Il avait déjà vu à plusieurs reprises les caméléons multicolores de Madagascar et il eut l'idée que s'ils s'en inspiraient, le résultat produirait davantage d'effet. Mais ce fut Sam qui eut l'idée de découper les pétales en petits morceaux pour les distribuer avec plus de précision. C'est ainsi qu'à tour de rôle, chacun éparpilla les petits morceaux de sa propre fleur sur le corps menu de l'animal.

Quant au petit lézard, cette pluie lui sembla la plus délicieuse qu'il n'ait jamais sentie sur la peau : les bleus relaxants sur le dos, les jaunes et les oranges chauds sur les flancs, les noirs intenses sur les paupières closes, les blancs lumineux sur le museau et sur les ongles, les verts rafraîchissants sur les pattes et une petite touche de surcroît à la bouche.

—Pour qu'il sente l'odeur de la menthe chaque fois qu'il aura envie de boire, précisa Hans.

Le résultat fut tellement réussi que Naoko, qui avait toujours sur elle sa boîte de crayons de couleurs, ne put s'empêcher de le dessiner. Sentant combien il était important pour la petite fille venue du pays du Soleil Levant, Peau de lune resta immobile aussi longtemps que nécessaire :

—*Arigato !* Merci beaucoup ! C'est terminé, petit dragon !

Elle l'avait appelé « Petit dragon » ! C'était la première fois que quelqu'un l'appelait comme ça et il se sentit honoré par ce mot aux sonorités légendaires. Après avoir rangé toutes leurs affaires, les enfants restèrent pour attendre l'apparition sur scène de la prétentieuse salamandre. Tout en vain. Ils attendirent si longtemps qu'il commença à faire nuit et ils durent se résigner à quitter leur nouvel ami pour ne pas se faire disputer. L'un après l'autre, les six

enfants prirent congé du petit dragon bariolé. Le saluant d'un geste ondulant de la main, ils prirent à tour de rôle le chemin du retour, en lui faisant leurs adieux chacun dans sa langue maternelle. Peau de lune les répéta avec soin :

—*Ciao, Kris !*

—*Auf Wiedersehen, Hans !*

—*Goodbye, Sam !*

—*Au revoir, Marie !*

—*Sayonara, Naoko !*

—*Kwaheri, Bonki !*

Le petit dragon profita de la quiétude pour contempler à loisir sa nouvelle peau dans l'eau du ruisseau. Il était si fier de son aspect rayonnant qu'il n'entendit point l'arrivée inattendue de Dame Salamandre. Sans même le saluer, prise d'une crise furieuse de jalousie, d'un coup de queue encoléré, elle fit revoler les pétales que les enfants avaient si soigneusement fixés sur la peau de leur petit ami. Et elle partit par le même chemin par où elle était venue, se dandinant parcimonieusement et marmonnant entre les dents :

—Mon Dieu ! Quel tas de déchets végétaux ! Il faudrait bien que quelqu'un rappelle à l'ordre le jardinier un de ces jours...

Voyant tous ces pétales éparpillés autour de lui, Peau de lune poussa un cri d'angoisse qui retentit dans toute la montagne. Mais les enfants étaient trop loin pour l'entendre pleurer tristement.

IV

Avant d'arriver chez elle, craignant que ses parents ne la disputent, la fillette décida de laisser son dessin dans le bureau de son père avec une petite note : « De ta fille Naoko ». Elle savait que cette marque de gentillesse lui irait droit au cœur et qu'il lui pardonnerait de ne pas avoir été assez ponctuelle à l'heure du souper. Elle eut tout juste le temps de le faire glisser sous la porte du bureau quand sa mère l'entraîna dans la cuisine, lui disant à voix basse que son père avait un visiteur très important.

—Ne fais pas de bruit, Naoko, ton père est avec monsieur Antoni...

Dans le bureau, monsieur Fujishima écoutait la conversation toujours très intéressante de son illustre collègue architecte. En allant chercher un livre pour lui montrer le dernier édifice qu'il avait construit à Nagasaki avant d'être nommé consul, il trouva par terre le dessin de sa fille. Il le vit tellement coloré qu'il ne put s'empêcher de le montrer à son ami, en souriant timidement, sans dire un mot.

—Wow, ami Fujishima ! Votre fille a du talent, et la petite bête est bien curieuse... Où l'a-t-elle trouvée ?

Contrevenant à la coutume de garder les enfants dans leur chambre quand venaient des invités adultes, il appela sa fille :

—Naoko Chan, viens un instant dans le bureau, s'il te plaît...

La fillette expliqua alors l'histoire du petit dragon à monsieur Antoni. Surprise qu'un homme aussi important fasse preuve d'autant d'intérêt, elle s'aventura à lui faire une proposition :

—Si vous voulez, je peux vous montrer où il est...

Alors, monsieur Fujishima, craignant que sa fille ne se montre trop familière avec son invité, répondit tout de suite.

—Merci, Naoko Chan, mais je ne pense pas que monsieur Antoni soit un amateur de petites bêtes.

—Mais oui, je le suis ! J'adorerais voir cet être tellement fantastique que votre fille a découvert.

Naoko s'en fut alors chercher Kris, Kris alla chercher Hans, Hans alla chercher Sam, Sam alla chercher Bonki et Bonki alla chercher Marie. Une fois de plus les six amis retournèrent voir le petit dragon, accompagnés cette fois de monsieur Antoni et de monsieur Fujishima.

Ils trouvèrent Peau de lune pleurant à chaudes larmes et sans autre trace de son vêtement lumineux qu'un petit morceau de menthe sur l'œil gauche. Monsieur Antoni le regarda affligé et, sans y penser deux fois, s'exclama :

—Tu seras la mascotte de mon parc ! Je te ferai un habit qu'aucune salamandre envieuse ne pourra détruire ! Dans ce parc tu pourras être à la fraîche en été et au chaud en hiver. Toi et tes descendants, vous pourrez y vivre pour toujours.

V

Les travaux de construction du parc se prolongeaient dangereusement et monsieur Eusebi Güell était plus impatient de jour en jour. Tellement qu'un après-midi, Jujol, l'architecte qui aidait Gaudí, voyant la commande en danger d'être annulée et sachant à quel point monsieur Güell serait heureux d'être le premier à voir la mascotte de son parc, une fois qu'il eut terminé de poser le dernier morceau de céramique, l'en fit informer avant même son créateur.

—Qu'en pensez-vous, monsieur Eusebi?

—Magnifique, exactement comme la salamandre de Nîmes, avec cette crête si voyante !

Jujol, à qui monsieur Gaudí avait toujours parlé du « dragon » du parc, fut un peu surpris de cette nouvelle appellation et sourit intérieurement. Il ne pensait pas en parler à l'auteur pour éviter que cela ne cause des chicanes entre les deux hommes et que cela ne finisse par lui retomber sur le dos.

La salamandre envieuse trouva ce commentaire parfaitement adéquat. Dans toute la montagne, elle fit courir la rumeur que c'était elle que l'architecte le plus illustre de son temps avait choisie comme star de son parc. Et les gens au courant de la ville, désirant se gagner les faveurs du grand mécène, commencèrent à parler de la « salamandre alchimique » du parc Güell. Monsieur Gaudí, conscient que cela ne perturberait pas le bon travail déjà fait, les laissa dire...

Ni la tendresse de Kris, ni le génie de Marie, ni la créativité de Bonki, ni la laboriosité de Sam, ni la patience de Naoko n'avaient servi à quoi que ce soit. Tous les efforts de ce groupe d'enfants venus des quatre coins du monde avaient été inutiles.

—Personne ne reconnaît plus notre ami Peau de lune dans la statue du parc !
s'exclamèrent dans diverses langues tous les membres du groupe.

Tous, sauf Hans, qui, peu enclin à se plaindre, s'en alla chez lui pensif. Une idée lui dansait dans la tête. S'il existait une façon de démontrer que le modèle ne pouvait pas avoir été une salamandre, il la trouverait. Pour cette raison, dès qu'il arriva à la maison, il demanda à sa mère si elle pouvait l'accompagner à la bibliothèque du consulat.

—Il est tard, Hans... mais avec un peu de chance elle sera peut-être encore ouverte...

La mère de Hans connaissait la bibliothèque comme si elle l'avait tricotée. Elle y allait souvent pour lire. C'est pour cette raison qu'il lui fut très facile d'indiquer à son fils où étaient les livres de science. Elle tira elle-même les volumes de l'encyclopédie dans lesquels ils trouveraient les renseignements qu'ils désiraient :

« Dragon : reptile propre à la Méditerranée [...] comportant quatre pattes dotées de cinq doigts chacune »

« Salamandre : amphibien [...] ayant quatre doigts aux extrémités antérieures et cinq aux extrémités postérieures »

—Quatre ! *Mein Gott !* s'exclama-t-elle, orgueilleuse de la persévérance de son fils.

Cet argument était irréfutable ! Le génie de son créateur pouvait facilement avoir décidé de couronner le corps de son modèle d'une crête ondulante. Ce que n'aurait jamais fait un homme aussi pointilleux sur les questions numériques que monsieur Gaudí, c'était de se tromper dans le nombre de doigts des extrémités. Et il était clair que la mascotte du parc avait cinq doigts aux pattes d'en avant : par conséquent, ça ne pouvait pas être une salamandre ! Plus personne ne pourrait le dire, et si des gens osaient le faire, ils seraient là pour leur dire qu'ils se trompent. Contre les plus illustres savants, le gros bon sens qui avait toujours appelé la statue « dragon » l'avait emporté. Une fois de plus, la vérité suivait de nouveau son chemin sinueux mais certain vers la lumière.

ÉPILOGUE

Cela se produisait en 1914 (une mauvaise année pour l'Europe). Au fil du temps, les consuls de Barcelone furent envoyés dans d'autres villes, et leurs enfants avec eux. Certains allèrent à des terres bien lointaines. Aucun d'eux, cependant, n'oublia le petit saurien. Ils l'ont fait connaître partout où ils s'établirent. Et tous les gens qui étaient au courant de l'histoire voulaient venir à Barcelone pour le voir au parc Güell, pour lui mettre une feuille de menthe fraîche sur les lèvres, près de l'eau qui ruisselle.

On raconte que plus d'un, pendant les après-midis suffocants de l'été, alors qu'un soleil de plomb amène une chaleur étouffante, en regardant fixement les yeux du petit dragon, vit que la statue lui faisait un clin d'œil...



© Sergi Valdivieso

SÍLVIA AYMERICH-LE MOS est une poète, philologue, traductrice multilingue catalane et elle publie aussi de la prose. Elle est également détentrice d'un diplôme en biologie et est la fondatrice de *Versions multiples*, un projet international de traductions coopératives littéraires. Après avoir écrit quelques romans, elle s'est tournée vers le roman scientifique et est coauteure de plusieurs articles universitaires sur ce sujet.

HÉLÈNE BEAULIEU est originaire de Québec. Elle est traductrice depuis 2002 à l'Organisation des États Américains (OEA), où elle assure la traduction de l'anglais, de l'espagnol et du portugais vers le français. Elle est détentrice de baccalauréats en traduction et en physique de

l'Université Laval et fait actuellement à l'Université de Salamanque (Espagne) un doctorat en espagnol avec spécialisation en lexicographie.